le Loup-Garou

[illegible]

LE LOUP-GAROU,

opéra-comique en un acte,

PAR MM. SCRIBE ET MAZÈRES,

MUSIQUE DE Mlle ***,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 10 MARS 1827.

PRIX : 2 FR.



PARIS.

AU M

IN, N° 29,

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE ALBÉRIC.	M. CHOLLET.
RAIMBAUD.	M. VALÈRE.
BERTRAND.	M. VIZENTINI.
ALICE.	Mlle PRÉVOST.
CATHERINE.	Mme BOULANGER.
ARQUEBUSIERS.	
PAYSANS ET PAYSANNES.	



La scène se passe dans un village, en Bourgogne.

Imprimerie de E. DUVERGER, rue de Verneuil, n° 4.

LE
LOUP-GAROU,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE, BERTRAND, RAIMBAUD, CHŒUR DE JEUNES FILLES.

(Alice est à droite du spectateur entourée de jeunes filles qui achèvent sa toilette de mariée ; à gauche Raimbaud assis près de la table, Bertrand nettoyant une arquebuse.)

CHŒUR.

Reçois, jeune fiancée,
Les vœux que forment nos cœurs.
Par nos mains que soit placée
Ta couronne de fleurs.

RAIMBAUD.

Eh bien, Bertrand, comment trouves-tu ma filleule?

BERTRAND.

Je dis, maître Raimbaud, qu'elle est digne de moi.

ALICE, *à part.*

Hélas! sa présence seule
A glacé mon cœur d'effroi!

BERTRAND.

Partons!... faut-il suivant l'usage
Au château nous rendre d'abord ?

RAIMBAUD.

Mais à quoi bon? le seigneur du village,
Le vieux comte Albéric est mort!
Et son fils, notre jeune maître,

Que le duc de Bourgogne avait, dit-on, banni,
Ne songe guère à paraître
Dans des lieux qui jamais ne l'ont vu jusqu'ici.

BERTRAND.

Eh bien, tant mieux! les seigneurs de village
Ont des droits onéreux en fait de mariage!
Et pour ma part, moi, j'aime autant
Que l'on n'ait pas besoin de son consentement.
Partons!

CHŒUR.

Reçois, jeune fiancée,
Les vœux que forment nos cœurs,
Par nos mains que soit placée
Ta couronne de fleurs.

(Ils vont pour sortir.)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE, *suivie d'arquebusiers.*

CATHERINE, *entrant d'un air agité.*
Quelle rumeur! quel bruit dans le village!

RAIMBAUD.
Mais parle vite: qu'as-tu donc?

CATHERINE.
Mon tuteur, vous savez... Cet animal sauvage...
Ce loup qui, l'an dernier, causa tant de ravage,
Il reparaît dans le canton.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.
Grand Dieu! préserve-nous de sa dent assassine...

CATHERINE.
Messieurs les échevins de la ville voisine
En magistrats fermes et résolus,
Ont promis deux cents carolus
A qui rapporterait sa tête.

TOUS.
Deux cents carolus!

CATHERINE.
Aussi pour le chasser tout le monde s'apprête.

BERTRAND.

Moi, je l'ai déjà vu de près,
Depuis long-temps je le connais...
Et si je vous apprenais...
Mais je n'en dis pas davantage,
Mon arquebuse, Dieu merci,
Soutiendra l'honneur du village...

UNE JEUNE FILLE.

Je vais de mon amant exciter le courage.

TOUS LES AUTRES.

Nous aussi,
Nous aussi!

RAIMBAUD.

Allez!... allez exciter leur ardeur!

ENSEMBLE.

RAIMBAUD ET CATHERINE.

Courez!... le sort prospère
Va vous donner, j'espère,
La gloire et le salaire
Promis à la valeur!

BERTRAND ET LES ARQUEBUSIERS.

Courons!... ô sort prospère!
Courons!... oui, pour lui plaire,
Bientôt, mon cœur l'espère,
Je vais être vainqueur.

CHŒUR.

Courez!... ô sort prospère,
Déjà, mon cœur l'espère,
Celui que je préfère
Sera bientôt vainqueur!

(Raimbaud sort par la porte à gauche, Bertrand et le chœur par la porte du fond.)

SCENE III.

ALICE, CATHERINE.

CATHERINE.

Voilà M. Bertrand qui s'éloigne! pourvu qu'il fasse une bonne chasse et qu'il gagne les deux cents carolus.

ALICE.

Ah! je n'y tiens pas...

CATHERINE.

Oh, sans doute! elle ne tient qu'à M. Bertrand son amoureux! est-elle heureuse... je vous le demande!

ALICE, *soupirant.*

Heureuse !

CATHERINE.

Dame ! quand on se marie ! et si j'étais à ta place...

ALICE.

Y penses-tu ? toi qui es une demoiselle noble !...

CATHERINE.

Je suis demoiselle, c'est vrai, du chef de ma mère, qui avait un peu dérogé en épousant un simple écuyer ; mais cette noblesse-là, et les vingt écus de rente que j'ai pour la soutenir, ne m'auraient pas empêchée de mourir de faim, comme une simple vassale, si le concierge de ce château, maître Raimbaud, ton parrain et mon tuteur, ne m'avait pas prise avec lui.

ALICE.

C'est vrai... orphelines toutes deux, il nous a élevées... nous sommes à sa charge... et il ne serait pas fâché de nous établir... c'est tout naturel.

CATHERINE.

Oui, mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'il commence par toi... et à cause des prérogatives de ma naissance... il me semble qu'il devrait...

ALICE.

Quoi ! tu voudrais épouser Bertrand ?...

CATHERINE.

C'est un rustre, c'est vrai ! mais ce rustre est le plus beau parti du pays ; de bonnes terres au soleil... et de plus, fauconnier de messieurs les échevins de la ville de Vezelai ; c'est là une place qui donne de la considération, et quand on est noble on tient à la considération.

ALICE.

Eh bien ! moi, je n'ai pas d'ambition, et si tu pouvais m'enlever mon prétendu...

CATHERINE, *avec joie.*

Que dis-tu ?... (*se reprenant.*) Certainement ce n'est pas que j'y tienne non plus, mais pour te rendre service... Dis donc, Alice, pendant que nous sommes seu-

les, nous pouvons parler franchement... Est-ce qu'en outre de ton prétendu, tu aurais encore un amoureux?..

ALICE, *avec effroi.*

Un amoureux! (*se rapprochant de Catherine, à demi-voix*). Je crois qu'oui.

CATHERINE.

J'en étais sûre... et où est-il?

ALICE.

Je n'en sais rien.

CATHERINE.

Qui est-il donc?

ALICE.

Je l'ignore.

CATHERINE.

Comment, tu ne le connais pas?

ALICE.

Eh non! vraiment.

CATHERINE.

Par exemple, je n'ai jamais entendu rien de pareil! et comment cela est-il arrivé?

ALICE.

Oh! mon Dieu, je m'en vais te le raconter. Tu sais bien, il y a deux mois, quand tu es partie avec ton tuteur Raimbaud pour ses vignes de Mailly.

CATHERINE.

Où nous sommes demeurés tout le temps des vendanges...

ALICE.

Moi, pendant votre absence j'étais restée seule ici... et un jour, sans m'en douter, j'avais conduit mon troupeau près du torrent de Saint-Hubert, vis-à-vis l'île aux Loups.

CATHERINE.

Tu oses aller dans un endroit comme celui-là, un endroit qui est le rendez-vous de tous les esprits du pays, et où on dit que les sorciers tiennent leur sabbat tous les treize du mois?

ALICE.

Aussi lorsqu'en levant les yeux je me suis vue au bord du torrent..... j'ai voulu m'enfuir..... mais la tête m'a tourné, le pied m'a glissé...

CATHERINE.

Voilà comme les malheurs arrivent!

ALICE.

Et je suis tombée au milieu des vagues où je ne sais pas ce que je suis devenue, car j'avais perdu connaissance... Mais quand j'ouvris les yeux, j'étais assise sur le gazon... et près de moi un beau jeune homme... C'était à lui que je devais la vie, et je ne savais comment m'acquitter envers lui, lorsqu'il me dit: Il faut que je m'éloigne, mais si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, venez m'en remercier demain, ici, au même endroit.

CATHERINE.

Et tu y es retournée?

ALICE.

Il aurait fallu avoir bien mauvais cœur pour y manquer? est-ce que tu aurais été assez ingrate pour cela?...

CATHERINE.

Dame! c'est selon! quel air avait-il?

ALICE.

Un air si noble et si distingué!

CATHERINE.

Ah! c'est différent!

ALICE.

Et une voix si douce, surtout quand il me disait qu'il m'aimait...

CATHERINE.

Ah! il te l'a dit!

ALICE.

Dès le lendemain, et après cela tous les jours.

CATHERINE.

C'est-à-dire que tous les jours tu te rendais à la fontaine?

ALICE.

Eh ! mon Dieu, oui, sans savoir comment ! mais un jour...

ROMANCE.

Le soleil dans la plaine
Apparaissait à peine...
Auprès de la fontaine
Je courus tout d'abord!
Inquiète... éperdue...
Rien ne s'offre à ma vue!
La nuit était venue,
Et j'attendais encor!

O funeste présage!
Hélas! est-il volage?
Ou loin de ce village
A-t-il fini ses jours?
Après si longue absence
Je n'ai plus d'espérance!...
Et cependant j'y pense,
Et je l'attends toujours!

Et c'est tout cela, vois-tu, qui fait, je crois, du tort à Bertrand.

CATHERINE.

Je comprends, tu n'aimes que les absens...

ALICE.

Et Bertrand est toujours là...

CATHERINE.

C'est lui qui est dans son tort.

ALICE.

Mais comment faire pour ne pas l'épouser? c'est aujourd'hui les fiançailles, c'était même aujourd'hui que la noce devait avoir lieu; mais Bertrand qui a des idées n'a jamais voulu se marier un vendredi, et voilà pourquoi le mariage est remis à demain.

CATHERINE.

Alors il n'y a qu'un moyen... dis tout bonnement à

Bertrand que tu ne l'aimes pas... ça l'effraiera peut-être, puisqu'il a des idées!...

ALICE.

Si tu le crois, je vais essayer! mais taisons-nous, car les voici qui viennent.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, *entrant par le fond*, RAIMBAUD, *sortant de la porte à gauche.*

RAIMBAUD.

Eh bien, Bertrand! quelles nouvelles? et la récompense promise?

BERTRAND.

Ah ben oui!... notre gratification court encore et le loup aussi; nous avons battu la forêt sans le voir! mais maintenant j'en sais la raison, et bien fin qui l'apercevra le jour...

RAIMBAUD.

Et pourquoi?

BERTRAND.

Parce que les loups de cette espèce-là ne se montrent que la nuit!

CATHERINE.

Les loups...

BERTRAND.

Oui, voilà justement l'erreur où vous êtes tous! vous croyez que celui dont il s'agit est un loup pur et simple? eh bien, pas du tout, c'est un loup-garou... un vrai loup-garou!

RAIMBAUD.

Tu crois?

BERTRAND.

Et de la plus haute espèce!... j'en suis sûr... puisque maintenant je sais qui...

CATHERINE et ALICE.

Ah, mon Dieu!

RAIMBAUD.

Bah! bah! on en dit peut-être là-dessus plus qu'il n'y en a...

BERTRAND.

Allons, voilà qu'il va être assez superstitieux pour ne pas croire aux loups-garoux!

RAIMBAUD.

Sais-tu ce que c'est?

BERTRAND.

Par exemple, ce serait fameux si un fauconnier qui passe sa vie dans les bois ne savait pas ce que c'est qu'un loup-garou. Un loup-garou, c'est tout simplement un homme sur lequel on a jeté un sort pour quelque grand crime ou toute autre chose, et qui est condamné à se changer en loup tous les soirs et à vivre comme tel jusqu'au lendemain matin, où alors il reprend sa forme humaine! J'en ai eu trois dans ma famille! deux mâles et.....

RAIMBAUD.

Allons! tais-toi... et n'effraye pas ces jeunes filles; je sais bien qu'il y en a... mais on exagère toujours.

BERTRAND.

Il ne veut pas... il ne veut pas qu'il y ait des loups-garoux!.. C'est inconcevable, il y a des gens bornés... et je vous dis, moi, que si nous ne le tuons pas, il arrivera quelque malheur à nos femmes ou à nos filles... car il rôde dans le bois, près de la Tourelle.

ALICE.

C'est fini, je n'irai plus!

CATHERINE.

Ni moi non plus.

RAIMBAUD.

Eh, laissez-moi donc tranquille... vous êtes tous plus poltrons les uns que les autres; quand on a été arquebusier dans l'armée du duc de Bourgogne, quand on a fait les campagnes de Flandre sous le comte Albéric, et sous son fils, qui est un brave chevalier... on ne s'effraye pas si aisément... et loup-garou ou non, qu'il vienne, il trouvera à qui parler.

BERTRAND.

C'est ça... on le recevra!

RAIMBAUD.

En attendant, songeons à notre noce de demain! car je suis trop heureux d'avoir marié une de mes pupilles... en voilà toujours une de placée... il ne reste plus maintenant que mademoiselle Catherine... celle-là, je ne sais pas comment je ferai, parce qu'avec ses idées de noblesse et de grandeur, c'est d'une défaite plus difficile.

CATHERINE.

Je ne vois pas cela... et si vous le vouliez bien...

RAIMBAUD.

C'est ça, je vais te trouver des comtes et des barons.. dans ce pays-ci surtout où il n'y en avait qu'un... notre jeune maître, le comte Albéric! et depuis qu'il est exilé, depuis que sous peine de mort il ne peut reparaître dans ses domaines... il n'y a plus que des roturiers dans le canton... ainsi il faut te résigner.

CATHERINE.

Mais, qui est-ce qui vous dit que je ne me résigne pas?

RAIMBAUD.

Tais-toi, nous parlerons de ça plus tard. Tous nos convives sont-ils arrivés pour le repas des fiançailles?

CATHERINE.

Oh! mon Dieu, oui... les quatre témoins et le tabellion.

BERTRAND.

Cinq.

CATHERINE.

Le pasteur.

BERTRAND.

Six.

CATHERINE.

Les trois arquebusiers qui sont venus pour la chasse.

BERTRAND.

Neuf.

RAIMBAUD.

Et quatre que nous voilà...

BERTRAND.

C'est juste ! ah, mon Dieu ! quelle imprudence !

RAIMBAUD.

Qu'est-ce que tu as donc ?

BERTRAND.

Comment ce que j'ai ?.. neuf et quatre, qu'est-ce que ça fait ?

RAIMBAUD.

Ça fait treize...

BERTRAND.

Et vous croyez que j'ai envie de m'asseoir à une table de treize, pour qu'il y en ait un qui meure avant les autres ?

RAIMBAUD.

Arrange-toi comme tu voudras ; on ne peut renvoyer personne.

BERTRAND.

Je ne dînerai plutôt pas.

CATHERINE.

C'est ça, un repas de fiançailles... sans le fiancé.

BERTRAND.

Mais un repas pareil, mademoiselle, ce serait un repas de funérailles, et non pas de fiançailles. Vous ne vous souvenez donc plus du grand Thomas, le boiteux ? il était treize à table, lui ! et bien, juste quarante-sept jours après... votre serviteur, de tout mon cœur.

RAIMBAUD.

Eh laisse-nous donc tranquilles... comment veux-tu que nous fassions...

BERTRAND.

Ce n'est pas malin... vaut mieux avoir un convive de plus qu'un de moins; faut envoyer inviter un quatorzième, le premier voisin, le premier venu, n'importe... il mangera pour sauver la vie aux autres...

RAIMBAUD.

A la bonne heure! et que ça finisse. Catherine charge-toi de cela, si toutefois ta dignité te le permet, parce que l'invitation d'une jolie fille, ça ne se refuse pas...

CATHERINE.

Oui, mon tuteur.

RAIMBAUD.

Et moi je vaïs retrouver nos convives.

CATHERINE, *bas à Alice.*

Allons, du courage, c'est le moment.

ALICE, *bas à Bertrand qui va pour sortir.*

M. Bertrand... M. Bertrand, avec la permission de mon parrain, j'aurais deux mots à vous dire...

RAIMBAUD.

Comme tu voudras mon enfant... la veille des noces, c'est permis. (*bas à Bertrand.*) Je n'aurais pas cru qu'elle t'aimât autant que cela...

BERTRAND.

Ni moi non plus.

CATHERINE.

Et moi, je vais chercher le quatorzième convive. J'amènerai celui qui aura l'air le plus comme il faut.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

BERTRAND, ALICE.

BERTRAND.

Eh bien, mamselle Alice, nous v'là seuls et en tête-à-

tête... comme si nous étions déjà dans notre ménage. Qu'est-ce que vous vouliez me dire...

ALICE.

Je le sais bien, M. Bertrand, mais je n'ose pas...

BERTRAND.

Vrai... eh bien! rien que cela c'est déjà gentil... parce que voilà comme j'étais le premier jour où je vous ai dit que je vous aimais, et dès que vous tremblez, je présume que c'est à peu près pour la même cause...

ALICE.

Oh! mon Dieu, non... au contraire...

BERTRAND.

Comment, au contraire... et pourquoi cela?

ALICE.

C'est qu'hélas!.. je ne vous aime pas, et je ne sais comment vous le dire.

BERTRAND.

Il me semble cependant que c'est assez clair... et que ça ne vous gêne pas... Mais je vous répondrai à cela, mademoiselle, que j'en suis fâché pour vous, mais que je ne peux pas entrer dans ces considérations-là... fallait le dire plus tôt, ou ne pas en parler du tout... Voilà comme ça se pratique d'ordinaire chez les demoiselles bien élevées.

ALICE.

Ce n'est pas de ma faute, M. Bertrand, si je n'ai osé que d'aujourd'hui... car, allez, il y a assez long-temps que j'y pensais...

BERTRAND.

Ah! il y a assez long-temps... Eh bien! j'y vois clair enfin, et je vous dirai depuis quel moment ces idées-là vous sont venues... C'est depuis deux mois... c'est depuis qu'un certain Hubert a paru mystérieusement dans le pays...

ALICE.

C'est vrai...

BERTRAND.

Et vous ne craignez pas d'en convenir... un étranger... un vagabond... tranchons le mot... un individu dont on ne connaît ni la famille ni les intentions; car enfin, moi je suis fauconnier, je suis Bertrand, né natif de Saint-Nicolas, près Vezelai... Je ne me cache pas, j'ai un état que j'exerce en plein jour... Mais lui, il s'en garderait bien... il craindrait trop les arquebuses des gardes forestiers.

ALICE.

Que dites-vous! est-ce qu'il n'est pas honnête homme!...

BERTRAND.

Honnête... homme... Non, il n'est ni l'un ni l'autre...

ALICE.

Qu'est-ce que cela signifie?

BERTRAND.

Que vous l'avez échappé belle, et que ça vous apprendra à aimer les gens sans les connaître! Excepté vous, à qui a-t-il parlé dans le village? quand il apercevait un archer ou un garde-chasse, ne semblait-il pas se cacher aussitôt, et où se cachait-il? dans les bois... où habitait-il toute la journée? dans les bois... où l'avez-vous rencontré pour la première fois? dans un endroit de sorcellerie... au torrent de Saint-Hubert, vis-à-vis l'île aux loups.

ALICE.

Dieux! vous me faites frémir.

BERTRAND.

Vous y êtes donc enfin... et si vous en doutez encore... je vous dirai, moi, que je l'ai vu, que je l'ai suivi, et que je connais le lieu de sa demeure, de sa caverne... Oui, mademoiselle... ce jour où vous causiez tendrement avec lui, et où il s'est enfui en m'apercevant... je ne l'ai pas quitté de l'œil, tout en me tenant à distance... j'étais toujours sur ses pas... il est entré dans le plus épais de la forêt... s'est tapi derrière un buisson... En ce

moment-là, neuf heures sonnaient à l'horloge du village... c'est là l'heure où il se change, et à la faveur de la lune qui donnait dans la clairière, je l'ai vu sortir du taillis sous son autre forme... un gros brun... qui trottait sur ses quatre pattes...

ALICE.

O ciel! je suis toute tremblante!

BERTRAND.

J'en ai d'abord fait autant... mais ensuite, saisissant mon arquebuse, je vous l'ai ajusté...

ALICE.

Vous avez voulu le tuer?

BERTRAND.

Certainement... mais je n'ai pas réussi, quoique je sois sûr de l'avoir touché à la patte... et la preuve, c'est que le lendemain, au marché de Vezelai, où j'avais à faire... qu'est-ce que je rencontre, notre homme!... Je dis notre homme, car alors c'en était un qui, enveloppé de son manteau, causait mystérieusement avec un échevin... mais il était pâle et souffrant, et boitait de la patte... de la jambe droite; il disait que le matin il s'était laissé tomber de cheval; mais moi qui savais ce qui en était... je me suis approché d'un air malin, il a encore disparu, et l'échevin à qui je voulais en parler, m'a dit à voix basse : si tu le connais et que tu tiennes à la vie, tais-toi... Voilà pourquoi, mademoiselle Alice, voilà pourquoi depuis deux mois vous êtes la première personne à qui j'en ai ouvert la bouche; mais puisqu'il a reparu dans le pays, nous allons voir... et si ce matin je l'avais rencontré au bout de mon arquebuse... son affaire était bonne...

ALICE.

Comment, M. Bertrand, vous croyez que c'était...

BERTRAND.

Celui à qui ce matin nous donnions la chasse; je l'ai bien reconnu, il ressemble au dernier que j'ai tué.

ALICE.

Dieu! ça fait peur... rien que d'y penser! A qui se fier désormais... un si beau jeune homme, un air si doux...

BERTRAND.

Vous le plaignez encore?

ALICE.

Sans doute, et si c'en est un, il fallait qu'il n'eût pas un mauvais naturel... car ce jour où j'étais tombée dans le torrent, c'est lui qui m'a sauvée!... ce jour où je conduisais mon troupeau... il avait là une belle occasion, une centaine de moutons bien beaux et bien gras. Eh bien! il n'y a seulement pas fait attention.

BERTRAND.

Je crois bien... ce n'était pas des moutons... c'est de la bergère qu'il avait faim. Et ce jour où vous avez eu l'imprudence de vous laisser embrasser, si je n'étais pas arrivé, ça allait commencer... aussi jusqu'à ce qu'il soit mort... je ne serai pas tranquille dans mon ménage... Mais écoutez... on vient, c'est Catherine avec un étranger... on peut alors se mettre à table. (*criant et entrant dans la chambre à droite.*) Maître Raimbaud, on peut servir!

SCENE VI.

ALICE, CATHERINE, ALBÉRIC, *enveloppé dans son manteau.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CATHERINE, *à Albéric.*

Entrez, entrez, beau chevalier!
Entrez chez nous, je vous en prie!...

ALBÉRIC.

D'une pareille courtoisie
Comment donc vous remercier?

Bon repas !... et fille jolie
Qui daigne ici me convier?

CATHERINE, *à Alice.*

Tu le vois, ma chère, j'arrive
Avec notre nouveau convive !
Regarde-le donc... Dieu merci
J'espère que j'ai bien choisi?

ALICE, *levant les yeux et le regardant.*

Grand Dieu!

CATHERINE.

Qu'as-tu donc?

ALICE.

C'est Hubert!.. c'est lui!

ENSEMBLE.

ALICE.

O surprise extrême!
C'est lui!... c'est lui-même!
Ah! de frayeur je tremble, hélas!
Et n'ose pas faire un seul pas.

ALBÉRIC.

O bonheur extrême!
C'est celle que j'aime!
Dieu! que de graces et d'appas!
Que j'aime ce doux embarras!

CATHERINE.

O bonheur extrême!
C'est celui qu'elle aime!
Ils n'osent pas faire un seul pas!
Je conçois bien leur embarras.

ALBÉRIC, *s'avançant vers elle.*

Ah! c'est donc vous que je revoi!

ALICE, *reculant vers la porte à droite.*

Hélas! hélas! c'est fait de moi!
(*appelant.*)
Bertrand! Bertrand!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND.

BERTRAND.

D'où vient un bruit semblable?
Venez... on va se mettre table...
(*apercevant Albéric.*)
O ciel! qu'ai-je vu devant moi?...

Tout mon sang se glace d'effroi!

CATHERINE.

Qu'a-t-il donc? le voilà qui tremble aussi, je croi!

ENSEMBLE.

ALICE.

O surprise extrême!
C'est lui!... c'est lui-même!
Oui, de frayeur je tremble, hélas!
Et n'ose pas faire un seul pas.

ALBÉRIC.

O bonheur extrême!
C'est celle que j'aime!
Dieu! que de graces et d'appas!
Que j'aime ce doux embarras!

CATHERINE.

O bonheur extrême!
C'est celui qu'elle aime!
Ils n'osent pas faire un seul pas.
Je conçois bien leur embarras.

BERTRAND.

O surprise extrême!
C'est lui!.. c'est lui-même!
Ah! de frayeur je tremble, hélas!
Et n'ose pas faire un seul pas.

BERTRAND, *appelant près de la porte à droite.*

Maître Raimbaud!... un ancien homme d'armes,
Lui, du moins, il est brave!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, RAIMBAUD, *sortant de la porte à droite.*

RAIMBAUD.

A qui donc en as-tu?

BERTRAND.

A qui j'en ai? Tenez...

RAIMBAUD, *regardant Albéric.*

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?
Quelle imprudence! ô mortelles alarmes!

BERTRAND, *à part.*

Allons, allons, voilà, je croi,
Qu'il tremble encore plus que moi?
(*bas à Raimbaud.*)
Vous savez donc qui c'est?

RAIMBAUD.

Sans doute.
Et si tu le sais comme moi,
Et si tu tiens à vivre... écoute,
Regarde, et surtout tais-toi.

ENSEMBLE.

ALICE et BERTRAND.

O surprise extrême !
C'est lui !... c'est lui-même !
Oui, de frayeur je tremble, hélas !
Et n'ose pas faire un seul pas.

ALBÉRIC.

O bonheur extrême !
C'est celle que j'aime !
Dieux ! que de graces et d'appas !
Que j'aime ce tendre embarras !

CATHERINE.

O bonheur extrême !
C'est celui qu'elle aime !
Ils n'osent pas faire un seul pas :
Je conçois bien leur embarras.

RAIMBAUD.

O surprise extrême !
C'est lui !... c'est lui-même !
Je crains quelques fâcheux éclats,
Et pour lui seul je tremble, hélas !

RAIMBAUD.

Oserais-je vous demander au moins par quelle imprudence..... je veux dire par quel hasard nous vous voyons en ces lieux ?

ALBÉRIC.

L'événement le plus simple... j'avais à parler à un ancien serviteur du comte Albéric... au brave Raimbaud.

BERTRAND, *à part.*

Oui, brave... pas plus que nous...

ALBÉRIC.

Et en entrant dans ce village, j'allais m'imformer de sa demeure, lorsqu'une gentille demoiselle est venue avec courtoisie me prier de vouloir bien dîner chez lui... en famille..... Vive Dieu ! j'ai accepté sur-le-champ ; d'abord, parce que dans mon état de chevalier errant je n'ai jamais refusé une jolie fille... et puis ensuite, s'il faut vous le dire, j'ai un appétit d'enfer.

BERTRAND, *bas à Alice.*

C'est ça ; c'est la faim qui le chasse hors du bois.

ALBÉRIC.

Et si vous en doutez, bientôt j'espère vous en donner la preuve. Mais qu'as-tu donc ? d'où vient cet air d'inquiétude ?

BERTRAND.

Il n'y a peut-être pas de quoi...

RAIMBAUD.

Qui, moi... je n'ai rien... mais je voulais seulement

vous faire observer, pour vous et dans votre intérêt, que nous avons beaucoup de monde à ce repas... l'intendant de messieurs les échevins...

ALICE.

Trois arquebusiers!...

BERTRAND.

Et moi, qui suis là... Faut l'effrayer pour qu'il s'en aille.

ALBÉRIC.

Tant mieux; j'aime la bonne société, et nous ferons connaissance..... car, excepté toi, je présume que personne ici ne me connaît...

RAIMBAUD.

Il peut s'en trouver d'autres, et il ne serait pas prudent, peut-être...

ALBÉRIC, *regardant Alice.*

De quitter ces lieux... je m'en garderai bien... j'y suis trop heureux... Seulement, je te demanderai de me placer à table à côté de cette gentille enfant.

BERTRAND.

Oui, gentille à croquer!... Eh bien! c'est sans gêne... Est-ce qu'il se croit ici chez lui?... Est-ce que nous sommes dans un bois?...

CATHERINE.

Aimez-vous mieux qu'il soit à côté de vous?

BERTRAND.

Non pas, non pas; surtout après la pointe d'appétit qu'il a manifestée; parce que dans ce cas-là, on n'est pas difficile et on prend ce qu'on trouve... Mais quand je pense, mademoiselle Catherine, que c'est vous qui l'avez mené dans la bergerie...

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous dites donc?

BERTRAND.

C'est bon, mademoiselle, je m'entends.... car, ces jeunes filles, qui ne pensent à rien, vont comme ça,

sans s'en douter, se jeter à la... tête du... Allons, allons, à table. Venez, vous autres.

RAIMBAUD.

Mais, un instant, il faut procéder avant, à la cérémonie des fiançailles.

ALBÉRIC.

Des fiançailles... Et qui donc ici se marie? (*à Catherine.*) Est-ce vous, ma belle enfant?

CATHÉRINE.

Oh! non, monsieur; je ne suis pas assez heureuse pour cela... c'est Alice qui épouse Bertrand, le fauconnier...

ALBÉRIC.

Qu'entends-je?

BERTRAND.

Est-elle bavarde!

ALICE.

Elle avait bien besoin de lui dire cela!

ALBÉRIC.

Je ne puis le croire encore... et ce qu'on vient de me dire, Alice, est-ce la vérité?

ALICE.

Oui, monsieur Hubert.

RAIMBAUD.

Hubert!...

ALBÉRIC.

Tais-toi. (*à Alice.*) Oui, Hubert... Ce nom-là ne rappelle-t-il rien à votre souvenir? et avez-vous oublié qu'il y a deux mois...

ALICE.

Non, monsieur, je n'ai pas oublié...

ALBÉRIC.

Comment se fait-il donc que dans ce moment vous soyez la fiancée d'un autre?

ALICE.

Parce que je n'étais pas ma maîtresse... parce que

mon parrain a commandé, et que mon devoir était d'obéir.

ALBÉRIC.

Et si votre parrain vous laissait libre de votre choix?

RAIMBAUD.

Que dites-vous?

ALBÉRIC.

Je sais qu'elle est orpheline, qu'elle n'a rien; je sais aussi que Bertrand est le plus riche parti du village, et moi, inconnu, étranger, je n'ai aucun bien à offrir. Mais je veux être aimé pour moi-même, et c'est pour cela que je me présente... Parlez donc, Alice, et prononcez sans crainte; je vous réponds d'avance du consentement de votre parrain.

BERTRAND.

C'est ce que je voudrais bien voir...

RAIMBAUD.

Et c'est ce que tu verras... parce qu'enfin, puisque tu le connais... tu dois savoir, comme moi, que j'y consens de grand cœur.

BERTRAND.

Dieu! est-il poltron!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Qu'entends-je?

CATHERINE.

Quel bonheur pour vous!

(*bas à Alice.*)

Allons, Alice, réponds vite,
Et choisis-le pour ton époux!

(*à part.*)

Mais vraiment, je crois qu'elle hésite?

CATHERINE ET RAIMBAUD, *bas à Alice.*

Accepte-le pour ton époux!

BERTRAND, *de même.*

Refusez-le pour votre époux!

ALBÉRIC.

Sans avenir, sans espérance,

Je ne puis t'offrir en ce jour
Ni les honneurs, ni l'opulence;
Mon seul trésor est mon amour.
Veux-tu, loin du fracas des villes,
Recevoir mon cœur et ma main,
Et dans les lieux qui me servent d'asiles,
Quel qu'il soit, suivre mon destin?
Eh quoi! tu gardes le silence?

ALICE, *à part, le regardant.*

S'il devait toujours être ainsi,
Je ne dis pas... mais quand j'y pense,
La nuit... dans les bois... près de lui...
Et le suivre dans les forêts...

ALBÉRIC.

Eh bien! répondez?

ALICE.

Jamais.
Non, je ne le pourrai jamais!

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Jamais! ah! quelle offense!
Voilà ma récompense!
Il n'est plus d'espérance
Pour moi qui l'adorais!

ALICE.

Hélas! à sa vengeance
Je me livre d'avance;
Mais je souffre en silence
De crainte et de regrets.

CATHERINE.

Jamais! à sa constance
Moi qui croyais d'avance!
Refuser l'alliance
Que je lui conseillais!

RAIMBAUD.

Jamais! ah! quelle offense!
Grand Dieu! quelle imprudence!
Refuser l'alliance
Que je lui conseillais!

BERTRAND.

C'est moi qui suis le plus aimable;
C'est moi qui l'emporte sur lui!

CATHERINE, *à part.*

Elle n'a fait un choix semblable
Que pour m'enlever un mari.

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

O trahison! ô perfidie!
Un autre obtient le nom d'époux!
Qu'il redoute ma jalousie!
Qu'il craigne mon juste courroux!

ALICE.

Il m'accuse de perfidie,
Et j'ai mérité son courroux;
Mais de peur mon ame est saisie.
Je ne puis prendre un tel époux!

RAIMBAUD.	CATHERINE.
Voyez, voyez quelle folie !	Voyez, voyez la perfidie !
Refuser un pareil époux !	Venir m'enlever un époux,
Lorsque cet hymen que j'envie	Lorsque d'un autre elle est chérie !
Faisait notre bonheur à tous !	C'est affreux... c'est indigne à vous !

BERTRAND.

J'ai déjoué sa perfidie :
C'est moi qui serai son époux ;
Mais je crains fort sa jalousie,
Et je crains surtout son courroux.

(Bertrand donne la main à Alice et ils entrent par la porte à droite.)

SCENE IX.

ALBÉRIC, CATHERINE.

ALBÉRIC.

Je n'en puis revenir encore... et je ne me serais jamais attendu à une pareille trahison!

CATHERINE.

Ni moi non plus... Quand elle pouvait choisir celui qu'elle aimait et me laisser épouser Bertrand..... C'était là ce qu'elle devait faire, ne fût-ce que par procédés.

ALBÉRIC.

Croyez donc aux amours des champs...

CATHERINE.

Et aux amitiés de village... C'est une indignité!

ALBÉRIC.

N'est-il pas vrai?

CATHERINE.

Oui, monsieur Hubert; je ne vous connais que d'aujourd'hui; mais je suis aussi fâchée que vous de ce qui arrive, et quoiqu'elle soit mon amie intime... je ne peux pas l'excuser, ni la défendre; c'est une conduite trop affreuse?

ALBÉRIC.

N'est-ce pas, c'est affreux? mais... Il est dans ma destinée d'être toujours trahi des femmes que j'aime.

CATHERINE.

Il se pourrait?

ALBÉRIC.

Eh! oui vraiment, c'est pour une belle dame qui me trompait, que dernièrement encore j'ai eu des duels, des rivaux; que deux ou trois familles irritées m'ont poursuivi, ont demandé mon exil... Enfin on me rappelle... on me pardonne; mais à la condition expresse de me corriger, de me marier, de ne reparaître aujourd'hui même qu'avec ma femme; et en pensant à Alice, cette obligation me semblait bien douce... lorsque sa trahison... une trahison aussi imprévue.....

CATHERINE.

Pauvre jeune homme!

ALBÉRIC.

Vous, du moins, vous prenez part à mes peines... en voilà une qui ne m'aurait pas trahi; mais rassurez-vous... elle se repentira de son infidélité... Je me vengerai d'elle en faisant le bonheur d'une autre... d'une autre qui m'aimera pour moi-même, si je peux en trouver... dans ce pays!...

CATHERINE.

Eh bien! franchement, je ne le crois pas.

ALBÉRIC.

Et pourquoi?

CATHERINE.

Parce que toutes ces petites gens ont si peu d'élévation, si peu de noblesse dans les sentimens; ce n'est pas comme nous autres qui tenons ça de naissance.

ALBÉRIC.

Que dites-vous, Catherine... est-ce que vous êtes noble?

CATHERINE.

Et pourquoi pas?... tout comme une autre; demandez plutôt à maître Raimbaud, mon tuteur.

ALBÉRIC.

Vous, la pupille de Raimbaud, la compagne d'Alice... Eh bien! pour punir l'infidèle, pour qu'elle connaisse ce qu'elle a refusé... pour qu'elle puisse un jour avec dépit voir une de ses compagnes occuper la place qui lui était destinée... Catherine... vous avez un bon cœur, vous seule avez pris part à mes chagrins... et quoique vous me connaissiez à peine... quoique vous ne sachiez pas encore qui je suis... voulez-vous de moi pour votre mari?

CATHERINE.

Que dites-vous? comment, M. Hubert?

ALBÉRIC.

Oui ou non, il faut que je me venge d'Alice.

CATHERINE.

Vous êtes bien bon, mais on ne se décide pas ainsi, et il faut savoir avant tout... si les distances ne sont pas telles que mon tuteur veuille bien accorder son consentement.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, RAIMBAUD.

RAIMBAUD.

Mon consentement! à quoi?

CATHERINE.

A ce que M. Hubert devienne mon mari.

RAIMBAUD.

Qu'est-ce que tu me dis là?

CATHERINE.

Je sais bien que dans un village et à cause des mauvaises langues, il n'est pas agréable d'épouser quelqu'un qu'une autre a refusé...

RAIMBAUD.

Veux-tu te taire? es-tu folle?

ALBÉRIC, *bas à Raimbaud.*

Non, mon vieux camarade! pour des raisons que tu connaîtras, je suis obligé de me marier; demain, je l'ai promis, je dois présenter ma femme au duc de Bourgogne! mon rappel est à ce prix!... et s'il est vrai que ta pupille soit de noble extraction...

RAIMBAUD.

Je vous l'atteste... mais pas un sou vaillant, et je ne peux croire encore...

ALBÉRIC.

Eh bien! je vais te le prouver... et par ma foi de chevalier, à moins qu'elle ne renonce à moi, rien ne peut nous dégager.

ALBÉRIC.

Dame de ma pensée,
Gentille fiancée,
Reçois ici de moi
Ce gage de ma foi!
Voyant tant d'innocence,
Et surtout ces beaux yeux,
Je sens que la vengeance
Est le plaisir des dieux!

CATHERINE.

Deuxième couplet.

A vos lois enchaînée,
J'accepte l'hyménée
Que vous daignez m'offrir,
Pour vous faire plaisir!

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.	CATHERINE.
Voyant tant d'innocence,	Ah! quelle différence
Et surtout ces beaux yeux,	Avec l'autre amoureux!
Je sens que la vengeance	Mais... de l'obéissance,
Est le plaisir des dieux!	Prenons, faute de mieux.

ALBÉRIC.

Trosième couplet.

Quoique discrète et sage,
Fillette qui s'engage
Ne saurait refuser
D'amour un seul baiser.
(*Il l'embrasse.*)

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Voyant tant d'innocence,
Et surtout ces beaux yeux,
Je sens que la vengeance
Est le plaisir des dieux!

RAIMBAUD.

Ah! quelle différence
Avec l'autre amoureux!
Va... de l'obéissance :
Il vaut bien tes aïeux.

CATHERINE.

Ah! quelle différence
Avec l'autre amoureux!
Mais... de l'obéissance :
Prenons, faute de mieux.

RAIMBAUD.

Ah! j'en perdrai la tête... moi qui cherche à placer ma pupille... pouvais-je jamais espérer...

ALBÉRIC.

Raimbaud, du silence! c'est la seule condition que j'y mets; viens tout préparer pour mon départ! ce soir à neuf heures, ta pupille et toi viendrez me trouver à la Tourelle... au milieu du bois (*bas à Raimbaud.*); c'est là que j'ai donné ordre à ma suite de venir nous attendre.

CATHERINE.

A neuf heures, à la Tourelle...

RAIMBAUD.

Oui, morbleu! et garde-toi d'y manquer, parce que, vois-tu bien, Catherine, ou plutôt... quand je dis Catherine... c'est-à-dire, madame... Non, non, non, je ne dis rien, mais seulement prends garde de lui déplaire ou de le fâcher en rien; car il y va de notre avenir à tous deux... (*à Albéric.*) Voilà, voilà, je vous suis... je m'en vais avec vous. (*Il sort en ôtant son chapeau à Catherine, et en saluant respectueusement.*)

SCENE XI.

CATHERINE, *puis* BERTRAND.

CATHERINE.

Qu'est-ce qu'il a donc, mon tuteur... lui qui est d'or-

dinaire si calme et si tranquille; on dirait qu'il n'y est plus, et qu'il a perdu la tête. voilà M. Bertrand! comme il a l'air rêveur! M. Bertrand... M. Bertrand.

BERTRAND, *sortant de sa rêverie.*

Ah! c'est vous, mademoiselle Catherine! pardon de ne pas vous avoir... c'est l'effet du trouble...

CATHERINE.

Et lui aussi, qu'est-ce qu'ils ont donc tous...

BERTRAND.

Il y a... il y a que mon mariage me donne des idées de toutes les couleurs. Voilà ma prétendue qui se désespère, et qui ne m'épouse que par frayeur, et ça m'en donne aussi... à cause des suites. Cet autre n'a qu'à vouloir se revenger, comme il l'a dit, ou sur elle ou sur moi...

CATHERINE.

C'est bien fait, vous voilà jaloux...

BERTRAND.

Oui, jaloux! si ce n'était que cela? Si c'était un homme comme un autre, un ami, par exemple, je ne dis pas... c'est tout naturel... ça se voit tous les jours, et on n'en meurt pas... Mais être inquiété dans son ménage par un individu pareil, avoir un rival de cette espèce-là, c'est ça qui est déshonorant... c'est là le vrai déshonneur... sans compter le danger... parce qu'enfin, je m'entends, on tient à ce qu'on a, on tient à vivre tout entier... et si ce n'était la crainte de fâcher Alice et surtout maître Raimbaud, j'aurais déjà renoncé à un mariage aussi équivoque...

CATHERINE.

Il serait possible?

BERTRAND.

Ah! mon Dieu, oui... Ce n'est pas d'aujourd'hui, mademoiselle Catherine, que j'ai eu de l'affection pour vous! ça aurait toujours empiré si le respect dû à votre naissance ne m'avait pas retenu, et puis si cette petite Alice n'était pas venue me jeter un sort... car c'en est un, que vous seule pouvez rompre...

CATHERINE.

Moi... M. Bertrand?...

BERTRAND.

Certainement... il ne tient qu'à vous que tout cela s'arrange, parce que maître Raimbaud ne peut pas m'en vouloir d'épouser une de ses pupilles, au lieu de l'autre.

CATHERINE, *avec joie.*

Que dites-vous! comment, M. Bertrand, vous voulez que je sois votre femme?...

BERTRAND.

Je vous le demande en grace... par pitié et par mesure de sûreté générale...

CATHERINE.

Eh, mon Dieu! c'est qu'il n'est plus temps...

BERTRAND.

Qu'est-ce que cela signifie?

CATHERINE.

Que ce jeune homme que tantôt j'ai amené ici, ce monsieur Hubert...

BERTRAND.

Eh bien?

CATHERINE.

Eh bien... il m'a fiancée... et je dois l'épouser...

BERTRAND.

Là, encore une... il est donc enragé... Mais j'espère que votre oncle Raimbaud, qui sait ce qui en est, ne consentira pas à une union aussi périlleuse...

CATHERINE.

Au contraire... c'est qu'il y consent, c'est qu'il me l'a ordonné... et je n'ai jamais vu un trouble pareil au sien, il ne savait plus ce qu'il disait!

BERTRAND.

Et lui aussi aura eu peur des suites... Il y a des gens qui n'ont pas plus de caractère... laisser entrer dans sa famille un être qui n'a ni feu ni lieu!.. donner son nom à des louveteaux! oh!... Mais enfin, mademoiselle, achevez; quand ce beau mariage-là doit-il avoir lieu?...

CATHERINE.

Demain probablement... car ce soir, près de la Tourelle, je dois aller retrouver mon fiancé...

BERTRAND.

Qu'entends-je?... ce soir... dans le bois, près de la Tourelle... il vous y a donné rendez-vous?

CATHERINE.

Oui, sans doute... à neuf heures.

BERTRAND.

Neuf heures! juste au moment fatal, le moment... le moment où son autre caractère se developpe... et votre tuteur a pu y consentir?.. fraîche et appétissante comme vous êtes, il a pu vous exposer... il faut ne pas être homme pour souffrir une pareille idée, et je ne la souffrirai pas.

CATHERINE.

Que voulez-vous dire?

BERTRAND.

Que je puis vous sauver la vie en délivrant le pays et gagner la récompense promise... parce que, grace au ciel, voilà enfin une occasion, et je ne la laisserai pas échapper... Les arquebusiers et les forestiers sont là; ils n'attendent plus que le signal...

SCENE XII.

LES MÊMES, ALICE, *une lampe à la main.*

ALICE, *effrayée.*

Oui... ils sont à l'entrée du bois... ils vont partir!

BERTRAND, *prenant son arquebuse.*

Où est mon arquebuse?

ALICE.

Comment... Bertrand... vous allez...

BERTRAND.

A la chasse de mon rival!...

CATHERINE.

Quoi!... ce M. Hubert?...

BERTRAND.

Oui, mam'selle, c'en est un!... et un fameux! Mais je connais ses habitudes de nuit... Nous nous mettrons à l'affût près de la Tourelle... et c'est moi qui aurai la gloire de le tuer!... la gloire, et deux cents carolus!.. c'est de l'argent de plus... et un rival de moins!... Soyez tranquille, je me charge de son affaire!.... je veux perdre la tête si je ne vous rapporte pas la sienne.

SCENE XIII.

ALICE, CATHERINE.

ALICE.

Pauvre jeune homme! lui qui sera surpris... la nuit... à l'improviste... impossible qu'il leur échappe! Catherine, je t'en prie, cours après Bertrand, empêche-le d'aller à cette chasse.

CATHERINE.

Je ne demanderais pas mieux, je ne veux la mort de personne, au contraire, et encore moins la sienne, car il vient de me fiancer!

ALICE.

Qui donc?

CATHERINE.

Eh bien... lui... je ne sais comment l'appeler... au fait, il est encore M. Hubert! tiens, voilà son anneau.

ALICE.

L'infidèle! donne-le-moi, il ne me quittera plus, et s'il doit périr, que ce souvenir du moins me reste de lui.

CATHERINE.

Il ne périra pas... je l'espère... j'ai toujours entendu

dire que la nuit ces animaux-là avaient peur du feu... je vais dire à Jean d'allumer des fagots de sarment, aux environs de la Tourelle: la vue des flammes l'empêchera d'approcher...

ALICE.

A la bonne heure; mais va vite et ne perds pas de temps!

CATHERINE.

Sois donc tranquille, huit heures viennent à peine de sonner... et tu sais bien qu'on dit qu'il ne change qu'à neuf heures...

ALICE.

C'est égal, va toujours... si aujourd'hui, par hasard, il allait avancer...

CATHERINE.

C'est bien, j'y cours.

SCENE XIV.

ALICE, *seule.*

Pourvu qu'elle arrive à temps! pourvu surtout que cela suffise pour l'effrayer! mais c'est qu'il n'a pas l'air d'un naturel peureux, et c'est là ce qui me fait trembler; un coup d'arquebuse est sitôt parti! Ah! grand Dieu, le voici!

SCENE XV.

ALBÉRIC, ALICE.

ALBÉRIC.

Eh bien! Alice, ma vue vous effraye?

ALICE.

Oui, d'abord... dans le premier moment; (*à part.*)

mais maintenant, au contraire... j'ai une grace à vous demander.

ALBÉRIC.

Et laquelle?

ALICE.

C'est de ne pas aller ce soir dans la forêt...

ALBÉRIC.

Et pourquoi!

ALICE.

Pourquoi?... il me le demande! apprenez qu'ils sont tous partis pour la chasse... la chasse au loup...

ALBÉRIC.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?

ALICE.

Comment! ça ne lui fait rien... (*à part.*) il paraîtrait qu'ils ne connaissent pas leur état! il faut le sauver malgré lui. (*Elle va doucement fermer la porte à droite.*)

ALBÉRIC, *se retournant.*

Eh bien! que faites-vous?

ALICE.

C'est la seule porte qui donne sur le bois, et je l'ai fermée pour que vous ne puissiez pas sortir... vous allez rester seul ici jusqu'à demain matin; parce que, voyez-vous, voilà neuf heures, et si elles venaient à sonner pendant que je suis là avec vous... je crois que j'en mourrais de frayeur... Adieu, ne me retenez pas... (*reprenant la lampe.*) Adieu, bonne nuit; maintenant que je vous sais ici, je dormirai plus tranquille.

ALBÉRIC.

Je n'y comprends rien, et à moins que sa tête...

(Neuf heures sonnent, Alice pousse un cri et laisse tomber sa lampe; une obscurité totale règne sur le théâtre et au même moment on entend le bruit des cors de chasse et des fanfares.)

DUO.

ALICE.

Hélas! hélas!
N'approchez pas!
Monsieur le loup, ne me dévorez pas!

ALBÉRIC.

Qu'entends-je? ô ciel!... est-il possible?
Pour qui me prenez-vous?

ALICE.

Pour ce loup si terrible,
Que l'on poursuit en ce moment!

ALBÉRIC.

Qui vous l'a dit?

ALICE.

Mais c'est Bertrand,
C'est le village entier qui tremble et vous redoute!

ALBÉRIC.

Et ce matin, voilà pourquoi, sans doute,
Par vous mes vœux ont été repoussés?

ALICE.

Oh! oui vraiment!... n'est-ce pas bien assez?

ALBÉRIC, *à part.*

Moi qui voulais être aimé pour moi-même,
Je vais bien voir si c'est ainsi qu'on m'aime!

(*haut.*)

Eh bien!... le sort en est jeté,
Et sur ce funeste mystère,
Hélas! je ne puis plus me taire,
On vous a dit la vérité!

ALICE.

Ah! ciel!

ALBÉRIC.

Oui, dans mon sort funeste,
Tout change, hormis mon cœur;
Et l'amour qui me reste
Double encor mon malheur.

ALICE.

Ah! son destin funeste,
Hélas! touche mon cœur;
Et de lui, je l'atteste,
Déjà je n'ai plus peur.

ALBÉRIC, *ouvrant la porte.*

Oui, de mon sort telles sont les rigueurs,
Que je me livre à vos chasseurs!

ALICE, *l'arrêtant.*

O ciel! que dites-vous?

ALBÉRIC.

J'y cours à l'instant même,
Si je ne puis ici fléchir celle que j'aime!

ALICE.

Mais que demandez-vous?

ALBÉRIC.

Rien.. qu'un seul mot d'amour!

ALICE.

Pas à présent! demain! lorsque viendra le jour!

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.

Mon amour, je le voi,
Dissipe son effroi;
Ce n'est plus la frayeur
Qui fait battre son cœur!

ALICE.

Oui, sa voix, malgré moi,
Dissipe mon effroi;
De trouble et de bonheur
Je sens battre mon cœur.

ALBÉRIC.

Tu m'appartiens, Alice, et ton cœur est à moi!
Que ta main soit ici le gage de ta foi!

ALICE.

La voici... Ciel! eh! mais... vraiment... je crois
Que c'est comme autrefois!

ALBÉRIC.

Je devais revenir à ma forme première
Du moment où ton cœur me serait engagé!

ALICE.

Ah! cela n'est pas vrai.

ALBÉRIC.

Mais pourquoi donc, ma chère?

ALICE.

C'est que voilà deux mois que vous seriez changé!

ENSEMBLE.

ALBÉRIC.	ALICE.
Mon amour, je le voi,	Non, je n'ai plus d'effroi,
Dissipe son effroi ;	Je suis auprès de toi!
Ce n'est plus la frayeur	De trouble et de bonheur
Qui fait battre son cœur.	Je sens battre mon cœur.

SCENE XVI.

ALICE, ALBÉRIC, RAIMBAUD, CATHERINE, BERTRAND, *tout le village.*

CHŒUR.

Victoire! victoire!

BERTRAND, *une tête de loup à la main.*

Ah! pour moi quelle gloire!
J'ai tué mon rival! le voici.
Grand Dieu!... c'est encor lui!
(*prenant son arquebuse.*)
Mais cette fois, du moins...

RAIMBAUD.

Que fais-tu? malheureux!
C'est le comte Albéric!

BERTRAND.

En croirai-je mes yeux!

TOUS.

Monseigneur en ces lieux?
O surprise extrême!
Monseigneur lui-même
Est parmi nous?
Pardonnez-nous!

RAIMBAUD, *à Catherine.*

C'est monseigneur dont l'auguste tendresse
Vient de te fiancer.

ALBÉRIC.

O fatale promesse!

RAIMBAUD.

Et son anneau?..

ALICE.

Le voici.

ALBÉRIC.

Quelle ivresse!
Envers lui seul je dois acquitter ma promesse.

BERTRAND.

Ah! quel excès d'amour et de vertu!
Elle a donc refusé pour moi d'être comtesse!

CATHERINE.

Oui, c'est bien vrai; mais si je l'avais su!

CHŒUR FINAL.

Fêtons leur hyménée!
Que ce moment est doux!
Chantons la destinée
De ces heureux époux.

FIN.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P.-J. DE BÉRANG

NOUVELLE ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR

ILLUSTRÉE DE CINQUANTE-DEUX BELLES GRAVURES SUR

ENTIÈREMENT INÉDITES

D'APRÈS MM. CHARLET, DAUBIGNY, JOHANNOT, A. DE LEMUD, J.

PAUQUET, PENGUILLY, RAFFET, DE RUDDER, SANDOZ

GRAVÉES

PAR LES ARTISTES LES PLUS DISTINGUÉS

CETTE ÉDITION SERA AUGMENTÉE

DE DIX CHANSONS NOUVELLES

QUI N'ONT JAMAIS ÉTÉ PUBLIÉES ET DU FAC-SIMILE D'UNE LETTRE DE BÉ

